

Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss
journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 7 (1947)

Artikel: Le langage en tant que métaphysique

Autor: Muller, Maurice

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-883473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le langage en tant que métaphysique*

Par Maurice Muller

Nous pourrions poser la définition suivante: est objectif ce que «tout le monde» peut constater, subjectif ce que le sujet, «moi seulement», peut constater. La phrase: «le train de dix heures huit a dix minutes de retard» exprime, au moyen du langage, une relation entre la position des aiguilles des horloges et l'arrivée du train en gare. La forme, la couleur de l'horloge sont, en tant que perçues, strictement individuelles. Au contraire, la relation elle-même est commune aux différents observateurs: le langage donne une forme à cette relation. Le langage est incapable de transmettre les qualités des choses, leur couleur par exemple; il se borne à les signifier, alors que la relation entre les choses devient dans le langage relation entre les signes. Les relations étant parties intégrantes du langage et des choses, on peut prétendre que le langage est l'aspect objectif de la pensée sur les choses, qu'il est légitime non pas de rapporter le langage à la pensée mais, inversement, de rapporter la pensée au langage en renonçant ainsi à définir le langage en le confrontant avec la pensée ou les choses. Seraient objectives non pas les choses elles-mêmes, mais seulement les relations en tant qu'elles apparaissent dans le langage.

Il y a en effet, entre significations relationnelles et significations qualitatives, une différence essentielle. Rien dans les mots ne reproduit la chose, alors que la relation entre les mots traduit la relation entre les choses. A la limite, la relation entre les choses ou les événements vient se confondre avec la relation entre les signes, comme dans les relations algébriques où rien ne distingue l'opération sur les choses de l'opération sur les signes,

* Résumé d'une conférence donnée à la Société Suisse de Philosophie en novembre 1946, à Berne. Voir, sous une forme différente, un autre état du même sujet dans un article de la revue *Lettres*, 4^e année, 1946, n^o 2, sous le titre *Métaphysique et langage*.

où l'opération sur les signes et l'opération sur les nombres apparaissent comme identiques.

Dès lors, ce qui est en fait objectif, ce n'est ni l'univers qualitatif, ni même l'univers des significations: ce qu'il y aurait d'objectif dans une perception, ce serait uniquement le système de mots qui la désigne. «Raie jaune apparaissant dans le champ d'un spectroscope» reproduit une relation indépendante des différents modes de percevoir des observateurs. Quoique non encore dégagée de toute signification pour le physicien qui la prononce, une telle proposition suppose un ensemble de relations physiques et numériques qui, elles, peuvent être dégagées de toute signification. Elle est objective dans la mesure où elle suppose de telles relations. Plus généralement, le langage est objectif dans la mesure où il participe d'un univers relationnel détachable de toute signification.

Le langage constitue le système de références par rapport auquel l'objectif peut être défini. C'est entre l'absolument objectif (la relation dénuée de toute signification) et l'absolument subjectif (l'image mentale en tant que signification irrelationnelle pure, ou pure intention vers quelque chose) que se constitue un univers de la représentation. De cet univers, cependant, l'émotion est encore absente. Si nous pouvons — en admettant que nous soyons en possession d'une langue précise et adéquate à son objet, comme la langue des calculs — faire correspondre univoquement à telle nuance de vert une région bien déterminée du spectre solaire, rien de tel n'est possible pour les qualités émotives. Nous pouvons étudier et décrire les comportements de la colère, de la tristesse, même confondre les émotions avec leurs comportements; jamais une telle description ne répondra aux émotions colère ou tristesse, lesquelles peuvent être simulées, sont véridiques ou mensongères. Une perception n'est pas véridique ou mensongère, elle est ce qu'elle apparaît. Une émotion n'a donc ni le caractère d'objectivité de la relation, ni le caractère de subjectivité inhérent aux qualités sensibles. Aux essences relationnelles s'opposent ainsi les essences émotives, qui constituent une nouvelle région de la subjectivité. Pas plus que l'opération qui crée l'image mentale, l'émotion, en tant qu'elle est mon émotion, n'est constatable et contrôlable par autrui. C'est pourquoi le behaviouriste cohérent ne doit voir dans

l'image mentale que le mot qui la désigne ou le comportement qui lui sert de catalyseur, dans le concept qu'une opération linguistique, dans l'émotion que le comportement de l'émotion, au contraire du linguiste qui, confrontant méthodiquement la pensée et le système de signes qui en constitue le véhicule, dénonce les imperfections du langage. Alors que le behaviouriste définit la pensée par des données dites objectives et confond pensée et langage, le linguiste la définit par des opérations mentales subjectives. Et il est vrai que le langage est ambigu et équivoque, qu'un seul signe correspond à plusieurs concepts (comme le mot *table* ou le mot *relier*), que la langue nous impose un système de notions: il y a des langues, relève Bally, qui n'ont pas de mot pour *vert*, et ceux qui les parlent sont psychiquement aveugles pour la couleur verte. Toutefois, si le langage impose à la pensée, supposée réduite à un simple pouvoir, les cadres dans lesquels elle s'exprime, on pourra prétendre qu'à la limite la pensée, s'objectivant dans le langage, devient le langage lui-même.

Dès lors, si le propre d'une certaine métaphysique est d'exprimer le silence, le néant et l'être par et dans la pensée, donc au moyen du langage, il faudra faire violence au langage, l'obliger à devenir lui-même silence et néant, réaliser la substitution du langage à la pensée, user de l'inadéquation du langage à la pensée pour lui donner un sens pour lequel il n'était pas fait primitivement, contraindre le langage à signifier ce qu'il n'était pas appelé à signifier, la construction métaphysique devenant ainsi une construction linguistique valable en soi et par soi, où le mot est substitué à la chose, à la notion. Le fait que les émotions comme la tristesse, l'angoisse ou le désespoir n'appartiennent pas aux mêmes régions de la subjectivité que les perceptions, les images ou les états affectifs élémentaires comme la douleur ou le plaisir physiques, explique et dans une certaine mesure justifie l'usage qu'en ont fait les philosophes de l'existence qui projettent dans l'absolu d'une construction linguistique les caractères relationnels propres au discours métaphysique et les significations affectives de la langue courante.

Si je dis que cette rose est rouge, il n'y a ambiguïté ni dans les choses ni dans les mots, et les rapports des mots aux choses me sont clairs. Si je parle de liberté, je suis jeté dans l'incertitude en ce qui concerne la chose, la notion, et c'est le mot qui

en profite. Le mot, ne rencontrant pas l'obstacle de l'objet, se substitue à la chose, avec toutes les valeurs relationnelles et émotives qu'il s'incorpore. Opérer sur le mot sera alors opérer sur l'idée, sur la chose, sur la fonction. Mais l'idée, et en conséquence le mot, sont ambigus comme est ambiguë la confusion du mot avec la chose, du signe avec le signifiant et le signifié. Par là-même, opérer sur le mot, sur le système de signes, c'est créer un monde métaphysique dont l'ambiguïté est le fondement tant qu'il s'interdit le contrôle étranger de la physique, de la biologie. Ce délire des mots ou ce jeu des idées serait dès lors superflu si, aux essences relationnelles inhérentes au discours métaphysique, ne s'ajoutaient les essences émotives qui donnent un sens à notre existence. En ce sens, le monde de la métaphysique est une manifestation de la liberté humaine, une projection de l'homme au delà de l'univers vérifiable des choses et des objets et en deçà de l'univers des perceptions et des comportements. Cette métaphysique que nous projetons devient l'expression réelle de notre angoisse, de notre espoir ou de notre désespoir; elle constitue un monde verbal qui se suffit à lui-même et auquel les critères de la vérification scientifique deviennent inapplicables. Ainsi conçue, elle tend à prendre le langage au point où le mot et le lien grammatical s'identifient non seulement avec le concept et avec la relation entre concepts, mais deviennent l'équivalent de choses, d'émotions, de relations. Dans la langue courante, au mot de liberté ne correspond qu'une notion imprécise; dans la langue de la métaphysique, il devient l'équivalent d'une chose, la combinaison alchimique d'une essence relationnelle et d'une essence émotive. Parler de l'être et du néant, c'est créer l'être et le néant, qui cessent ainsi d'être visés pour être projetés. L'ambiguïté de ce langage est cependant telle que l'être projeté dans le langage se donne comme être visé au moyen du langage.

La métaphysique utilise des mots vidés de leur contenu populaire ou même savant; le mot être devient l'équivalent de l'être, le mot liberté de la liberté, aussi de ce que l'être et la liberté sont en leur essence, une intention vidée d'un contenu précis. En ce sens, la métaphysique est assimilable à la fois à une algèbre où l'opération sur le signe est l'équivalent d'une opération sur la chose et à une poésie où la magie du mot se substitue

à la réalité des choses, où aucune image mentale ne vient troubler le jeu des mots.

La langue métaphysique apparaît donc comme un en soi dans lequel l'homme a projeté des essences relationnelles et des essences émotives; elle exprime l'homme en tant que l'essence émotive est l'homme ajouté au langage relationnel et, en même temps, elle rompt avec l'homme et construit un monde projeté dans le langage. La métaphysique est ambiguë et se développe dans un climat de malaise dans la mesure où elle maintient l'ambiguïté du langage d'être à la fois lui-même et de renvoyer à autre chose que lui-même, où son langage incline l'esprit à se mouvoir tantôt sur le plan des images, tantôt sur celui des mots, à confondre les choses ou les notions avec les mots.